OLBIA
DE LA PRISE DE MARSEILLE PAR CÉSAR AU RÈGNE DE CONSTANTIN
ROMAINE
HYÈRES PATRIMOINE X
Cette dizaine brochure « Hyères Patrimoine » vous propose là un voyage au cœur des origines de notre Ville : la Grèce gréco-romaine d'Oblia.

Visiter Oblia (la bienheureuse en grec), c'est contempler plus de 2000 ans d'histoire de notre commune. Témoins de toutes les évolutions de milieux ces ruines forment un lieu d'intérêt d'une attention toute particulière de la part de la Municipalité, afin de préserver ce lieu exceptionnel.

Ce travail d'écriture générale dans un cadre de valorisation et de protection de l'ensemble du patrimoine historique, urbain, architectural et enfin paysagé de notre commune. Sa diversité, des Romains à la Villa de Naxelles, en passant par les Templiers et l'époque vénitienne, fait aujourd'hui la richesse et le charme de la cité des Palmiers.

Avec le transfert de propriété de ce lieu, de l'Etat à la Commune, c'est un nouveau souffle donné à ce « musée à ciel ouvert » qui constitue une part de l'âme de notre cité. Je vous invite à le découvrir à travers ce guide, mais aussi je l'espire sur place.

Jacques Politi
Maire de la Ville d’Hyères
Vice-Président de l’Agglomération Toulon-Provence Métropolitaine

La Découverte d'une Ville Antique

Les ruines d'Oblia suscitent très tôt l'intérêt de personnalités historiques : le Prince de Denmark, futur Frédéric VII, venu sur les lieux en 1843 et l'Empereur Napoléon III. Ce dernier, dans le cadre d'un voyage qu'il effectuait sur la vie de César, fit dresser les premiers plans des vestiges de l'Almanara, alors mieux conservés.

Nous devons à deux études locales les premiers travaux archéologiques et une publication éventuellement consacrée à Oblia : le Député-Haute d'Hyères, Alphonse Denis, qui fit procéder à des fouilles entre 1844 et 1846 et le Conservateur du Musée, Poitevin de Meurrellan, qui surveilla, de 1904 à 1907, des travaux à l'extrémité sud du site.

Dans un contexte culturel où l'Antiquité était à l'honneur, la découverte d'une ville antique suscite beaucoup d'émotion et d'enthousiasme au sein des communautés savantes. Lors de débats animés entre érudits, on s'interrogeait sur son identité : s'agissait-il d'Oblia, forteresse marbellaise mentionnée par des auteurs antiques (Pseudo-Symmetric Strabo et Ptolémée) ou de Pomponiana, station navale romaine figurant dans l'itinéraire maritime d'Antonin ? Le mystère s'éclaircit en 1909 avec la précieuse découverte d'une inscription latine qui révèle le véritable nom de la ville.

* Dédicace au « Genie du quartier fortifié des Oblia » : sa découverte sur le site en 1969 permit d'identifier les vestiges de l'Almanara (Cliché M. Bussard)
Conduites de façon systématique jusqu’en 1972, les campagnes de fouilles permirent le dégagement de près d’un quart de la ville antique.

Reprenant les recherches dix ans plus tard, Michel Bats, Directeur de recherches au CNRS, orienta son travail vers une nouvelle problématique : comprendre l’organisation interne des îlots d’habitation afin de mieux connaître la population et le rôle d’Olbia. Plusieurs programmes archéologiques se succédèrent jusqu’en 2008, ainsi que des travaux universitaires et une publication.

Depuis, les premières investigations, un important travail scientifique a été mené. L’exploration archéologique est cependant loin d’être terminée et de nombreuses pistes de recherches s’ouvrent aux chercheurs.


OLBIA EN PROVENCE ROMAINE

Vers 350 av. J.-C., les Grecs de Marseille fondèrent Olbia sur le site de l’Almune en bordure d’une lagune protégée des vents. Cette petite agglomération dotée d’un port naturel faisait partie d’un réseau de colonies fortifiées chargées de surveiller et de protéger la voie maritime reliant l’Égée à l’Italie.

Au début du 1er siècle avant J.-C., Marseille possédait un vaste territoire sur le littoral provençal et dans le delta du Rhône, acquis en partie grâce au soutien de Rome. Alliées de longue date, ces deux cités participèrent chacune aux intérêts de l’autre : l’expérience locale des Mariselles, implantées en Gaule depuis plusieurs générations, était un précieux atout pour les nouvelles installations romaines qui contribuèrent à renforcer la sécurité des colonies grecques.

En 49 av. J.-C., cet équilibre fut néanmoins rompu : lors de la guerre civile opposant César à Pompée, Marseille dut choisir son camp. N’ayant pas obtenu son soutien sans condition, César asségé la cité phocéenne.

Dans ce contexte de romanisation, qu’adviendra de la population grecque d’Olbia et de son territoire ? Ni les sources anciennes, ni l’étude archéologique n’apportent de réponse précise à ce sujet. Nous pouvons imaginer qu’Olbia demeurera, au moins dans un premier temps, sous la juridiction de Marseille avec un territoire réduit à l’actuelle zone du Palavas, une sorte d’enclave grecque dans un pays dominé par la cité romaine d’Aries.
DE LA COLONIE-FORTERESSE AU COMPTOIR COMMERCIAL

Le port a joué un rôle essentiel pour le développement d’Olbia durant toutes les périodes de son occupation. Simple passage abritée, il permettait la fonction de la colonie grecque sur un emplacement propice à la surveillance de la rade.

Après la Conquête Romaine, la fonction commerciale d’Olbia gagna en importance et sa vocation défensive diminua d’intensité. L’arrière pays protégé ne constitua plus une menace pour le trafic maritime. La forteresse militaire ne se plus justifiait plus.

L’agglomération n’en fut pas délaissée pour autant : plus qu’une simple escale, Olbia devint un petit port de redistribution. Les navigateurs approvisionnaient des marchandises provenant d’autres pays méditerranéens et s’approvisionnaient en produits locaux. Essentiellement du vin provenant des nombreux domaines agricoles de l’arrière pays voisin. Pour faciliter le chargement des cargaisons, le port bénéficia d’importants travaux d’aménagements comprenant des quais et une jetée.

Un autre chantier s’ouvrit au même moment dans la ville : chaque extrémité des lots d’habitation donnant sur la rue principale fut dotée d’une ou plusieurs boutiques. La voie qui, depuis la porte marine, traversait la ville, devint une véritable rue commerçante.

Un de ces lots, et le seul intégralement fouillé, était entièrement dédié à l’activité commerciale : derrière la boutique se trouvait un vaste entrepôt qui abritait un important stock d’ampoules à vin. Si la plupart étaient de fabrication gauloise (des ateliers ont été répertoriés dans le Vars), quelques amphores provenaient de plus loin (Espagne, Italie, Afrique du nord et Moyen-Orient). L’autre extrémité du bâtiment, d’une superficie supérieure à 120 m², était réservée à l’habitation, dont deux cellae du commerçant. Cet aménagement, réalisé vers 30 après J.-C., fonctionnait quelques décennies seulement : dans les années 50, un incendie ravagea l’entrepôt et la boutique. La lourde toiture de tuiles s’effondra sur le stock. La zone fut remblayée mais pas reconstruite, ce qui permit aux archéologues de mettre au jour une grande part des matériaux toujours en place, précieux témoin de l’accident.

La boutique de la « porte marine », Rue principale et lots près réaménagés en boutiques (Clotilde M. Basile).

Un commerçant d’Olbia ferme sa boutique à l’aide de panneaux coulissants (Illustration Frédéric Mancia).

Les boutiques, qui pouvaient généralement une pièce unique, étaient largement ouvertes sur la rue. Souvent précédée d’une porte, leur entrée était marquée par la présence d’un seuil caractéristique : un large bloc en grès pouvant atteindre 2m20, creusé d’une longue rainure et d’un ou deux trous. Ces marques témoignent du système de fermeture de ces boutiques : la rainure, située en avant d’un comporte, recevait dans la rainure des cloisons de bois qui coïncidaient dans le seuil et la baie. À côté du comporte, dans le prolongement des cloisons amovibles, la porte battante fermait l’ouvrage. Elle pivotait sur un axe logé dans un trou de « contre-rose ». Le second trou, moins systématique, correspondant au système de blocage.

Navire romain dans le port d’Olbia (Illustration J.-M. Gassend).

intérieur d’un thermopolium (Ille et Vilaine, Concarneau, Cornée à Olbia, un comptoir maconnié en L est précédé d’un seuil rainuré à droite) (Clotilde C. Durand - C.C.).
LA VIE QUOTIDIENNE
Les thermes

Parallèlement aux installations commerciales, on construisait de nouveaux bâtiments dans le centre ville d'Olbia : les thermes publics.

Érigés pour les besoins de la population locale et d'une clientèle de passage, ces établissements constituent un marqueur de la romanisation d'Olbia. Rendant au solcit de bien-être et d'hygiène des romains, les thermes avaient également une vocation curative : les contrastes de température qui provoquaient de petits chocs thermiques, étaient supposés guérir de nombreux maux. Ce principe conditionna l'organisation intérieure des bâtiments : du frigidarium (salle froide), au caldarium (salle chaude) en passant par le tepidarium (salle intermédiaire), les baigneurs suivaient un parcours les conduisant des zones non chauffées à celles les plus chaudes, avant de terminer par un bain d'eau froide.

Plan schématique des thermes du nord (DGAP M. Bresciani, d'après P. Bati et A. Bouet).

+ Thermes du nord : espace du praefurnium sur hypocauste dans le caldarium et le tepidarium. Il distingue les rangées de pielettes et les conduits d'évacuation des fumées à la base des murs (Christie M. Bresciani).

Avec l'epidoditrium (vestiaire) et la palestrae (espace dédié aux exercices sportifs), les thermes constituaient de véritables centres de santé liant activités physiques, soins, détente et loisirs. Fréquentés au quotidien par la population libre, ils étaient, en outre, des lieux de socialisation.

Deux thermes publics ont été identifiés à Olbia : un édifice de petite taille (170 m²) fut construit au nord vers la fin du Ier s. av. J.-C. Il fut abandonné au siècle suivant pour un vaste ensemble installé en bord de mer, à l'emplacement du rempart sud alors démantelé. Bien plus luxueux que les premiers, ces thermes ne sont connus qu'à travers des croquis et des éléments de décoro issus des fouilles anciennes. En rupture avec les constructions d'époque grecque, les nouveaux bâtiments ne tiennent plus compte de la trame urbaine d'origine.

Plan d'ensemble des thermes du nord (Christie M. Bresciani).

D'autres vestiges de thermes sont conservés à proximité de la ville sans que l'on puisse préciser s'il s'agit d'établissements publics ou privés qui auraient appartenance à de riches propriétaires.

Ces bains étaient sans doute alimentés par les eaux de la source San Salvadour au moyen d'un aqueduc. Aucun vestige ne fut retrouvé sur le site, mais on peut suivre la trace à proximité de l'hôpital San Salvadour.

Geometric art

+ Circulation de l'air chaud sous le caldarium d'Olbia (Illustration P. Bati).

Le système de chauffage sous hypocauste permettait d'atteindre des températures élevées dans le caldarium et l'eau du bassin (sodium). Il se caractérisait par une surchauffe du sol (sous-division) des salles chaude et tiède, réalisée grâce à des pielettes en brique disposées à intervalles réguliers. L'eau chaude provenant d'un foyer (pyrobaenium) circulait dans cet espace en sous-sol et remontait dans la main par des conduits. Le feu était alimenté par les serviteurs depuis la salle de chauffage mécanique en caldarium. En raison de la température élevée du sol, les baigneurs portaient des chaussons à semelle de bois.
Ce livret a été édité à l'occasion d'une exposition réalisée par la Ville d'Hyères-les-Palmiers à la Rotonde du Park Hotel du 10 septembre au 29 novembre 2009.